

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



***Le Silence de la Cité* d'Elisabeth Vonarburg**

E. Vonarburg, *le Silence de la Cité*, Paris, Denoël (Présence du futur), 1981, 283 p.

Michel Lord

Numéro 28, hiver 1982–1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39673ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lord, M. (1982). Compte rendu de [*Le Silence de la Cité* d'Elisabeth Vonarburg / E. Vonarburg, *le Silence de la Cité*, Paris, Denoël (Présence du futur), 1981, 283 p.] *Lettres québécoises*, (28), 34–35.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1982

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>



I-De l'Utopie

Le Silence de la Cité

d'Élisabeth Vonarburg

Établie au Québec depuis 1973, Élisabeth Vonarburg se démène rondement dans le monde de l'enseignement, de l'édition et de l'animation pour mieux faire connaître la SF en terre québécoise. À cause de cette activité fébrile, elle se trouve en position privilégiée pour juger du retard que le Québec accuse dans le domaine de la SF. Déjà, en 1977¹, elle se demandait pourquoi il n'y avait pas vraiment de veine SF en littérature québécoise. Pour elle, l'engagement politique a canalisé pendant longtemps presque toutes les énergies créatrices au Québec. De plus, nous ne subissons qu'à peine l'influence de la SF américaine à cause de notre résistance à l'assimilation. Les œuvres de SF que nous lirions seraient celles qui ont été traduites et publiées en France. Nous serions ainsi doublement décalé sur l'échiquier mondial de la SF. Sans doute faut-il lui donner raison. Un maigre courant a commencé d'émerger au Québec dans les années soixante-dix et c'est à cet embryon que vient se rattacher l'œuvre d'Élisabeth Vonarburg.

Il est assez rare qu'un écrivain se mérite un prix à chacune de ses publications. C'est pourtant le cas de Mme Vonarburg. *L'Oeil de la nuit*² (prix Dagon 1978) la consacrait dans le monde restreint de la SF québécoise mais avec *le Silence de la Cité*³, elle décrochait le premier prix de la SF française. Voilà bien quelques bonnes raisons pour que le public s'intéresse à cette auteure.

Le Silence de la Cité se range dans la catégorie des œuvres de SF où l'appareil scientifique est bien présent mais où la réflexion psychologique occupe une partie importante du champ narratif. En fait, une technologie très avancée se trouve remise en question.

Le récit se déroule à une époque post-apocalyptique alors que « les Abominations [...] ont attiré le châtiement sur l'humanité » (p. 98). Paul, un savant qui rappelle à bien des égards Victor Frankenstein en plus sophistiqué, dirige une cité souterraine elle-même contrôlée par un ordinateur. Des robots appelés ommachs (hommes-machines) reliés à la Cité servent de police à l'Extérieur et maintiennent les hommes dans la terreur, tandis que les femmes ne sont rien d'autre que des esclaves. Grossie démesurément (peut-être pas tant que ça), nous avons là l'image de notre propre société. Par ailleurs, Paul, à cent trente-sept ans, n'en paraît que trente. Grâce à la technologie, il peut se régénérer. Son rêve est de créer une race qui pourrait jouir d'une longévité de plusieurs siècles. Vonarburg récupère le thème du savant fou qui, sous le couvert d'une grande cause, ne cherche qu'à prolonger son règne et à maintenir l'état de déséquilibre existant entre l'homme supérieur gardien de la science et le reste de l'humanité (ou ce qu'il en reste) qui vagit dans la misère et l'ignorance. Par malheur, il crée en incubateur un être qui, comme le

monstre dans *Frankenstein*, se révolte contre lui. Elisa, l'héroïne, grandit dans la Cité où il ne reste plus que des robots et des humains déjà morts mais qui se reproduisent électroniquement sur des écrans cathodiques. Ces images relèveraient du fantastique si la science ne les avait pas conçues. Paul, quant à lui, s'apparente autant à l'homme-machine qu'à une sorte de divinité malsaine : « Dieu est le souvenir électronique d'un homme, implanté dans une machine » (p. 105), pense ironiquement Elisa à propos de son créateur.

Toute la problématique de l'œuvre tourne autour de quelques pôles antinomiques et irréconciliables, en apparence : connaissance/ignorance, raison/sentiment, liberté/soumission, homme/femme, violence/douceur, amour/haine. Le thème central est certainement celui de l'inégalité des sexes, cause de tous les maux. Elisa doit se soumettre à Paul pour que l'ordre des choses soit respecté. À l'Extérieur, le schéma hiérarchique se répète en pire. Les femmes y sont au plus bas de l'échelle. Un monde statique, régi par des machines perpétue l'injustice qui existait déjà avant les Abominations. Dans le monde que surveille Paul, les femmes, dix fois plus nombreuses que les hommes, demeurent des esclaves. La révolte d'Elisa éclate le jour où elle découvre que Paul la tient dans l'ignorance de certaines réalités (l'éloigne du pouvoir que confère la connaissance) et surtout lorsqu'elle

se rend compte à quel point il méprise froidement les femmes.

Dehors. Trop de femmes. [...] Il faut les supprimer avant qu'elles n'aient des enfants. Pas toutes, évidemment, mais régulièrement. Comme de mauvaises herbes. (p. 116-117)

Ce fou violent qui joue avec elle comme avec toutes les femmes, Elisa décide de le supprimer. On aura compris que la romancière mêle à son récit ses préoccupations féministes. Mais je m'empresse d'ajouter que, si le thème de l'infériorité de la femme domine, le roman n'a rien du discours de propagande. Cette thématique obsédante s'intègre admirablement à une intrigue très serrée où l'utopie telle que rêvée par Elisa remplace graduellement la dystopie qu'avait imposée Paul. Il fallait une certaine violence (tuer le mâle) pour que la femme prenne la place de l'homme dans ce roman. Elisabeth Vonarburg a déjà expliqué les différentes phases de l'évolution de la femme en tant que personnage dans la SF. Ainsi, « la phase de la revendication féminine peut s'accompagner ou non d'une *dénégation masculine*, qui est simple (simpliste mais inévitable) retournement des stéréotypes »⁴. Pour qu'Elisa puisse jouer pleinement son rôle d'héroïne, la romancière n'a pas trouvé d'autre ressort dramatique que celui-là. Il faut admettre toutefois que la séquence de la mort de Paul est éminemment motivée.

Mme Vonarburg soutient également que « la dernière phase de cette évolution-type est celle de l'*intégration bisexuelle*, où certaines auteresses rejoignent certains auteurs dans la description apaisée et lucide d'hommes et de femmes entiers, au-delà des stéréotypes. [...] C'est à ce stade, à la limite, que peut commencer la conjecture, et faut reconnaître (sic) que c'est sous la plume des auteresses qu'on trouve dans la sf les hypothèses les plus originales, et en tout cas la véritable et indispensable réflexion sur cette fameuse Nature Humaine, déesse cachée de tous les récits habituels »⁴.

Dans les deux dernières parties du roman, Elisa se met justement à cet-



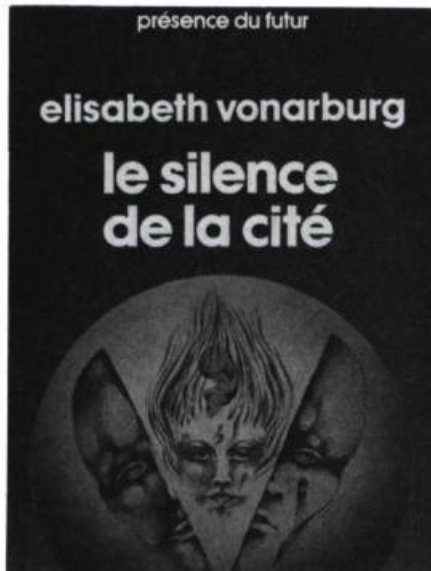
Photo : Jacques Robert

Elisabeth Vonarburg

te tâche d'intégration. D'abord elle crée, grâce à la parthénogénèse, des filles qui auront la faculté de se métamorphoser en garçons. Et si « elles » décident de rester mâles, « ils ne pourront pas oublier leur expérience féminine. [...] ils seront mieux équipés pour changer un peu les choses à l'Extérieur » (p. 145). Dans une dernière partie dramatique, l'héroïne se rend à la Surface où le conflit homme/femme s'est aggravé au point d'avoir consommé la rupture totale. Les femmes vivent comme des Amazones, seules dans leur cité nommée Libéra. Après un épisode sanglant où les hommes sont loin d'avoir tous les torts, Elisa invite les femmes à vivre avec ses filles/fils en un lieu non pas édenique mais harmonieux où les éléments contraires

peuvent cohabiter et surtout s'aider mutuellement à se renouveler.

Ce roman mériterait certes qu'on s'y arrête plus longuement. On y retrouve une richesse de vieux thèmes et de vieux mythes habillés d'un sens nouveau. L'écriture efficace (qui fait parfois songer à un scénario cinématographique tant les effets sont visuels) éloigne ce roman de toute mièvrerie ou sentimentalisme où, à certains moments, la romancière aurait pu tomber. Certains critiques trouveront le livre éculé par sa thématique peut-être un peu trop féministe, d'autres qu'il ressemble un peu trop à Ursula LeGuin que Mme Vonarburg admire énormément. Il faut toujours se rappeler que pour tout genre littéraire, et surtout en SF, l'intertextualité sert souvent de base à l'originalité et que le mérite du *Silence de la Cité* consiste à proposer le changement par l'émerveillement avec une dextérité formelle évidente.



1. E. Vonarburg, « la S.F. au Québec? », *Requiem*, no 15, vol. III, no 3 (avril-mai 1977), p. 12-13.
2. E. Vonarburg, *l'Oeil de la nuit*, Longueuil, le Preambule, 1980, 205 p. (Gilles Cossette a analysé ce recueil dans le no 24 de *L.Q.*)
3. E. Vonarburg, *le Silence de la Cité*, Paris, Denoël (Présence du futur), 1981, 283 p.
4. E. Vonarburg « les Femmes et la science-fiction », *Requiem*, no 17, vol. III, no 5 (sept.-oct. 1977), p. 10-15.